

LUCA BRUNONI

# **LES SILENCES**

*Traduit de l'italien (Suisse) par*

JOSEPH INCARDONA

FINITUDE

*Orphelins, enfants de mères célibataires, de parents pauvres ou alcooliques, ils ont été des milliers en Suisse, entre le XIX<sup>e</sup> siècle et 1960, à être placés de force en maison de rééducation ou dans des familles d'accueil – souvent chez des paysans en quête de main-d'œuvre bon marché.*

*Leur nombre exact est, à ce jour, impossible à estimer.*

## 1

La bicyclette abîmée est posée contre le mur de la maison. Le beau-père l'a récupérée et attachée à la gouttière avec une chaîne rouillée. C'est une vieille bicyclette de l'armée. La roue avant est passée sous une voiture et forme un angle droit. Sur un bout de carton accroché au guidon, une écriture maladroite indique « à vendre ».

Je la regarde depuis les marches de l'entrée où je suis assise. J'ai ôté mes chaussures et je balance mes pieds sous le soleil de midi. J'ai besoin de faire pipi, ça presse, mais le beau-père a été clair : ne bouge pas d'ici. Il est parti à l'aube pour son travail à la centrale hydroélectrique. Il y va à pied, notre quartier est proche de l'usine construite sur la rive de l'Aar qui, à cet endroit, forme un coude.

Hier, il a dit qu'il ne voulait plus me voir. Il pleurait, mais ses larmes n'étaient pas pour moi. Il a ajouté qu'on viendrait me chercher, qu'il fallait que j'attende devant la maison entre midi et une heure. Après ça, il est allé se coucher. Il a claqué la porte si fort que l'air m'a giflée.

La ruelle étroite devant la maison dégage une odeur d'ordures laissées à pourrir. Les fenêtres donnent sur un grand mur suintant d'humidité ; le grondement du trafic s'y répercute depuis la route surélevée qui passe près du toit du bâtiment.

Dumas, un pauvre matou sans maître au pelage clairsemé miaule, dans l'obscurité du palier. Il était agile et dodu jusqu'à ce que madame Leer meure de pneumonie et le laisse en héritage aux habitants de l'immeuble. Depuis, il reçoit des coups de balai quand il cherche à se mettre à l'abri du mauvais temps. Au milieu de la nuit, je l'entends souvent fouiller dans les poubelles. Parfois, le soir – même si mon estomac gargouille et me supplie de terminer mon assiette jusqu'à la dernière bouchée – je garde pour lui un petit quelque chose.

Dumas me fixe de ses yeux fatigués. Je pense à ceux de mon beau-père, pleins de larmes et de haine.

Je sors mon mouchoir de ma poche, le déplie sur ma paume. Le tissu doux sent le savon de Marseille. Avec l'index, j'effleure les initiales NB brodées dans un coin avec du fil rose; je presse le mouchoir sur ma joue et ferme les paupières le plus fort possible. Je voudrais pouvoir laisser le monde entier hors de moi.

Je relève ma jupe, mes genoux se réchauffent au soleil. Ma tête devient lourde sur ma paume. J'ai peu dormi. Toutes sortes de pensées m'ont tenue en éveil, sans oublier cette boule dans l'estomac qui ne veut pas partir et n'a aucune raison de le faire. Au fond, elle a tous les droits de rester là où elle est.

Une voiture s'approche au pas, on dirait que son conducteur veille à ne pas rayer les rétroviseurs contre le mur. Le bruit du moteur se fond dans le vacarme provenant de la route. La portière s'ouvre; un homme bien habillé ajuste son chapeau sur son front en sueur.

C'est sûrement le tuteur. En surpoids, essoufflé comme si sa voiture était à pédales et qu'il venait de faire un long trajet. Il tient un dossier dans les mains, vérifie que le numéro de la maison correspond avant de baisser les yeux sur moi. Il tourne le dossier pour me le montrer : données tapées à la machine à écrire, signatures, et photo agrafée. Je me souviens qu'on l'avait prise lors de ma dernière année d'école. Mes yeux ressemblent à deux billes noires, et même si je souris, on comprend que je suis mal à l'aise.

J'essaie de soulever mes pommettes et de lui sourire pour ressembler à la jeune fille de la photo.

« Ida Bühler ? » demande le tuteur. Avant même que je réponde, il se met à lire mon dossier : « Fille de Nina Bühler. Née le 12 mai 1939. De père inconnu. Correct ? »

Je fais oui de la tête. Me lève d'un bond, baisse ma jupe pour cacher mes jambes. Le tuteur me scrute attentivement. Son regard s'attarde sur ma poitrine.

« Tu as des bagages ? »

Je fais non de la tête.

« Si tu veux prendre des affaires, c'est maintenant. »

Je serre le mouchoir dans mon poing, le cache soigneusement dans ma poche. Je dois toujours faire pipi, mais l'homme semble pressé. À vrai dire, je n'ai pas envie de retourner dans cette maison qui ne sera jamais plus la mienne.

Il se dirige vers la voiture. « Mets tes chaussures, on y va. La route est longue. »

\*

J'agrippe trop tard le cuir du siège. Le virage est sec et mon crâne cogne contre la vitre de la portière.

« Désolé », dit le tuteur. Il a l'air sincère, ce qui ne l'empêche pas d'amorcer le virage suivant sans ralentir.

La route devient pentue, la voiture grimpe péniblement. Le moindre soubresaut se répercute dans mon bas-ventre, et mon besoin de faire pipi se transforme en véritable douleur.

Le panorama derrière la vitre a changé : d'imposants rochers pointus sortent de terre, des tronçons de forêt sombres avalent la lumière. On voit de petits villages juchés sur les crêtes et, là-haut, se détachant dans le ciel violet, la neige recouvrant les plus hauts sommets.

« On y est presque », fait le tuteur. Il croise mon regard dans le rétroviseur. Ses yeux sont petits, celui de droite est parsemé de vaisseaux éclatés. « Tu es une chanceuse, tu sais ça ? Tu as 13 ans et l'État continue de te couvrir. Ailleurs, on te laisserait crever de faim dans la rue. »

Je ne réponds pas. Je pense au petit appartement, à la bicyclette endommagée. Au regard plein de rancœur du beau-père.

« Si je te disais combien coûte tout ce bazar, tu n'y croirais pas. Rien que l'essence, la paperasse administrative, ma journée de travail... Les contribuables paient déjà assez d'impôts, mais les sous ne suffisent jamais à prendre soin

de vous tous. Orphelins, nés sous X, enfants abandonnés ou livrés à eux-mêmes, mères alcooliques, pères en prison... Bref, vous êtes une flopée.»

La route coupe à travers une forêt, se faufile sous une arche faite de roche avant de se remettre à grimper.

Le tuteur me lance un regard sévère. « Si tu tires au flanc ou tu te comportes mal, monsieur et madame Hauser me le signaleront. Je viendrai alors te chercher et te traînerai par les cheveux dans un institut. Il ne se passera pas un jour sans que tu regrettes leur ferme. Suis-je clair? »

J'acquiesce. J'ai entendu parler des instituts. Les jeunes comme moi, c'est là où ils vont si on ne les envoie pas chez les paysans. Les filles, on les place aussi chez les bonnes sœurs.

« Vu ma position, je ne devrais pas te le dire, mais je ferai une exception : des trucs moches se passent derrière les murs des instituts. Il serait regrettable que tu en fasses l'expérience sur ta propre peau. »

Nous passons le dernier col, la route débouche sur un plateau.

Le tuteur ralentit. « Le village où tu vivras est un bon endroit. Les Hauser sont des gens corrects, ils travaillent dur. Ils n'ont pas d'enfants, tu seras donc seule avec eux. Et tu auras ton propre lit, un luxe par les temps qui courent. »

Il se gare sur le côté de la route et ouvre la portière. L'air froid pénètre dans la voiture, je le sens dilater ma gorge et piquer jusqu'à l'intérieur de mes poumons.

« On continue à pied, dit-il. Il a plu et j'ai pas l'intention

de rester embourbé au milieu des vaches.» Il sort sa jambe, son pied finit dans une flaque d'eau. « Bordel », gronde-t-il tout en sautant d'un pied sur l'autre et secouant sa chaussure pour en dégager la boue.

Je descends à mon tour, referme doucement la portière sans la faire claquer. Ça sent le fumier et l'herbe mouillée. Je lève ma jupe et je suis le tuteur.

La route se sépare en deux : d'un côté, elle mène à une ferme construite au pied d'une colline disparaissant dans le brouillard. De l'autre, elle conduit au village qui s'étire en contrebas de la colline et du faux plat. Au-delà des maisons, là où la montagne se dresse vers le ciel, on aperçoit quelques fermes et une église solitaire, dernier témoin d'un village dont les anciennes habitations n'existent plus.

Arrivé à la ferme, le tuteur frappe à la porte. Il insiste, ses coups résonnent.

Une femme décharnée surgit à l'angle de la maison. Ses cheveux noirs et ébouriffés forment comme des grappes sur son crâne. Ses vêtements sont alourdis par la crasse et la pluie. Pourtant, son visage est beau, les yeux bleu clair soulignent ses traits gracieux. Elle salue le tuteur avant de me dévisager. « C'est elle, c'est la fille ? »

Le tuteur acquiesce.

« Elle paraît plus âgée.

— Mieux vaut grandir vite que de ne pas grandir du tout, non ? »

La femme m'observe, fronce les sourcils. Renifle bruyamment.



«J'ai des documents à faire signer à votre mari, dit le tuteur. Il est par là?

— Je vais l'appeler», répond la femme. Puis elle s'adresse à moi et indique une charrette remplie de bûches. «Tu me ranges tout ça dans la grange. Ensuite, tu nettoieras l'étable.»

Le tuteur mime un «vas-y» avec ses lèvres. Je soulève les bras de la lourde charrette, mes pieds glissent sur le sol vaseux. Je tombe à genoux, ma jupe s'imbibe d'eau boueuse. Je me relève, dégage ma frange, et m'en mets partout sur le visage.

La femme secoue la tête. «Espérons qu'on n'a pas fait une erreur», dit-elle suffisamment fort pour que je puisse entendre.

«Elle vient d'arriver, elle apprendra.»

Je prends une première brassée de bûches et la transporte dans la grange. La voix du tuteur traverse les cloisons. «Rappelle-toi ce que je t'ai dit, jeune fille. Parce que si je dois revenir pour te le répéter, tu passeras un mauvais quart d'heure.» Je profite de ce qu'ils ne me voient pas pour m'accroupir dans un coin recouvert de paille et baisser ma culotte. Le poids sur mon bas-ventre s'écoule enfin. «Tu as entendu? insiste-t-il. Comporte-toi correctement et obéis au paysan. N'oublie pas qu'à l'institut il y a déjà un lit avec ton nom inscrit dessus.»

\*

La nuit est tombée. L'unique ampoule de l'étable bourdonne comme une mouche emprisonnée dans un pot. Avec une serpillière, je récure chaque recoin de l'étable.

Je n'ai pas encore mangé. La faim tord mon estomac. Je n'ai plus de force dans les bras, la serpillière pèse aussi lourd qu'une pelle. Mes vêtements ne sont pas faits pour le travail à la ferme : le tissu trop mince s'imprègne de sueur, la jupe colle et griffe entre les cuisses comme du papier de verre.

Je suis au fond de l'étable quand j'entends la porte grincer. L'ombre d'un homme s'étire dans l'encadrement.

Il entre, trébuche sur le seau, une rigole d'eau sale s'écoule jusqu'à mes pieds. « Nom d'un chien », lâche-t-il. Il donne un coup de pied au seau, l'envoie valdinguer contre une stalle. « Qu'est-ce que ça fout là ?

— J'étais en train de nettoyer...

— Qui t'a appris à répondre, tes parents ?

— Non, Monsieur. »

L'homme regarde autour de lui. Tout est à sa place, les balles de foin bien rangées, les crochets pour les outils brillent. « Pour être propre, c'est propre », constate-t-il. Il déambule lentement pour mieux vérifier, acquiesce. « Je suis Arthur, le mari de Greta. Tu seras nourrie et logée. En échange, tu nous aideras à la ferme, et sans discuter. »

Il a un visage ovale sur un corps mince et musculeux. Il n'est pas très grand. Son front est dégarni jusqu'à la moitié du crâne. Le reste de ses cheveux est coupé court.

« On ne t'accueille pas par bonté d'âme ou parce que t'étais à la rue », dit-il. Son haleine est chargée d'une odeur

de terreau mêlée au tabac. « Mais parce qu'on a besoin de bras. Ici, en montagne, rien n'est donné. Pour un coup de chance, on a sept retours de bâton.

— Je ferai de mon mieux.

— Ton certificat de naissance dit que ta mère était catholique. J'imagine que tu l'es aussi. Sache que dans cette maison et au village, nous sommes tous protestants. C'est un problème pour toi ?

— Non, Monsieur. Je ne connais pas grand-chose à la religion, de toute façon. Ma mère n'était pas pratiquante.

— Bien. Parce qu'ici, on a un pasteur et une église, mais on ne se confesse pas. Tes péchés ne regardent que toi et le Seigneur. »

Le mot « péchés » me fait frissonner. Je tâche de rester impassible, sans vraiment y parvenir. Je n'ai jamais réussi à cacher mes émotions.

« Quand t'auras fini de nettoyer, je t'apporterai à manger. Cette nuit, tu dormiras ici.

— Dans l'étable ?

— Pourquoi, ça te pose un problème ? Tu as un toit sur la tête et de la paille pour te coucher.

— C'est que... le tuteur m'a dit que j'aurais un lit. Et une chambre.

— Dans la vie, tout se mérite. T'as nettoyé l'étable et gagné un repas. Si tu travailles et t'obéis, t'auras ta chambre et à manger. Tu viens d'arriver, tu dois prouver ce que tu vaux, compris ? »

Je fais oui de la tête. « Je m'excuse, Monsieur.  
— C'est bien. Maintenant, au boulot. »

Quand j'en ai terminé avec la serpillière, j'installe une couche dans un coin avec de la paille, là où la puanteur d'urine et de sueur animale est moins forte.

Arthur revient avec une gamelle et une couverture en laine. Il les pose par terre et s'en va sans dire un mot.

La gamelle contient une carotte et une tranche de pain dur. Je dévore la carotte en trois bouchées. Je fais des petits morceaux avec le pain, les imbibe de salive et les suçote comme des bonbons que je laisse fondre sur ma langue. Chez le beau-père, il y avait toujours à manger, pas forcément à satiété, mais au moins de quoi calmer l'appétit. Je comprends qu'ici, ce sera différent. Tout sera différent.

Je pose la main sur mon ventre pour le réchauffer et apaiser la faim. Une pluie fine se met à tambouriner sur le toit.

Je me recroqueville sur la paille, tire la couverture jusqu'au menton. Je ferme les yeux et j'attends le sommeil.